



HAL
open science

Profils de jardiniers. Pratiques, motivations et représentations du jardinage dans les jardins familiaux

Francesca Di Pietro, Emmanuèle Gardair, Marion Poiré

► To cite this version:

Francesca Di Pietro, Emmanuèle Gardair, Marion Poiré. Profils de jardiniers. Pratiques, motivations et représentations du jardinage dans les jardins familiaux. *Espaces et sociétés* (Paris, France), 2023, n° 188 (1), pp.55-74. 10.3917/esp.188.0055 . halshs-04210402

HAL Id: halshs-04210402

<https://shs.hal.science/halshs-04210402v1>

Submitted on 18 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Profils de jardiniers. Pratiques, motivations et représentations du jardinage dans les jardins familiaux

Francesca Di Pietro, Emmanuèle Gardair, Marion Poiré

DANS **ESPACES ET SOCIÉTÉS** 2023/1 (N° 188), PAGES 55 À 74
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0014-0481

ISBN 9782749276762

DOI 10.3917/esp.188.0055

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2023-1-page-55.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Profils de jardiniers. Pratiques, motivations et représentations du jardinage dans les jardins familiaux

Francesca Di Pietro
Emmanuèle Gardair
Marion Poiré

Les espaces jardinés en ville sont un support de biodiversité urbaine reconnu, surtout lorsqu'ils sont regroupés en unités spatiales relativement étendues et continues (Goddard *et al.*, 2009). C'est le cas des jardins familiaux, définis en France comme des « parcelles de terre que leurs exploitants cultivent personnellement, en vue de subvenir aux besoins de leur foyer, à l'exclusion de tout usage commercial », sur des terrains aménagés et répartis par des associations (article L561-1 du code rural). Sur le plan du foncier, ces terrains appartiennent rarement à de grandes entreprises ou à des organismes publics ou semi-publics, plus souvent aux communes qui en confient la gestion à des associations ou, parfois, s'en chargent elles-mêmes. Les gestionnaires mettent les parcelles individuelles à la disposition des jardiniers pour des usages horticoles encadrés par un règlement. L'attribution de ces parcelles à des individus différents distingue les jardins familiaux (en anglais *allotment gardens*) des jardins

Francesca Di Pietro, université de Tours, UMR CITERES, Polytech, département Aménagement et environnement, dipietro@univ-tours.fr.

Emmanuèle Gardair, université d'Angers, UMR ESO (Espaces et société), IUT Angers-Cholet, emmanuele.gardair@univ-angers.fr.

Marion Poiré, université de Tours, UMR CITERES, marion.poire@univ-tours.fr.

partagés, ou « communautaires » (*community gardens*), plus récents et moins nombreux en Europe qu'aux États-Unis. Les membres d'une association de jardin partagé cultivent collectivement une parcelle unique (Boulianne *et al.*, 2010). Le jardin familial et le jardin partagé représentent ainsi les deux principales formes de jardinage collectif, ou « associatif », en France (Scheromm, 2015a). Par ailleurs, les jardins familiaux constituent l'une des formes prédominantes de jardinage populaire (Weber, 1998). C'est donc à ce double titre d'espaces potentiellement favorables à la biodiversité urbaine, du fait de leur étendue, et d'espaces de jardinage populaire que nous traitons ici des jardins familiaux.

Sans revenir longuement sur l'histoire des jardins « ouvriers », puis « familiaux » depuis 1952 (Dubost, 1997 ; Quellier, 2012, chap. VI et VII), mentionnons ici que leur renouveau depuis les années 1990 semble lié à une diversification de leurs fonctions. La finalité alimentaire du jardinage collectif, ce « postulat incontesté » (Weber, 1998, p. 224) entendu comme demande d'autonomie alimentaire, s'oriente alors vers la diversification et la qualité des produits cultivés, auxquelles s'ajoutent les enjeux de bien-être (activités physiques de plein air, proximité avec la nature) et de socialisation (Joimel *et al.*, 2013). La socialisation est associée aux jardins partagés tandis que le bien-être l'est davantage aux jardins familiaux, à Montpellier (Scheromm, 2015b) comme à Barcelone (Langemeyer *et al.*, 2018). Notons que l'évolution des fonctions des jardins familiaux se manifeste de manières diverses dans différentes aires culturelles : la finalité alimentaire est aujourd'hui faible dans certains pays d'Europe centrale et du Nord (Voigt et Leitão, 2016) ; elle est en revanche très marquée en France, où les jardins familiaux sont encore largement des jardins potagers (Pourias *et al.*, 2016).

Diversification sociale des jardiniers

Différentes motivations président donc au choix de l'activité de jardinage, qui est entreprise par une population aujourd'hui socialement plus variée qu'à l'époque des jardins ouvriers (Frauenfelder *et al.*, 2014). Une étude des jardins familiaux au Portugal révèle, par exemple, que la garantie alimentaire (*food security*) est une motivation significative pour les jardiniers chômeurs et à faible revenu, tandis que les jardiniers des couches sociales intermédiaires sont d'abord concernés par la qualité alimentaire (*food safety*), les préoccupations environnementales, de santé et de bien-être ainsi que par l'acquisition de connaissances (Martinho da Silva *et al.*, 2016). En outre, une étude conduite à Montpellier a montré que le milieu social des jardiniers des jardins collectifs (familiaux et partagés) influence les pratiques horticoles adoptées et les représentations qu'ils en ont, mais aussi leurs habitudes d'achats alimentaires (Scheromm, 2015b).

Par ailleurs, l'influence du genre sur l'activité de jardinage est mise en évidence dans plusieurs travaux sur les jardins familiaux (Guyon, 2008) et domestiques. Elle concerne les pratiques de jardinage (Coisson *et al.*, 2019) et le sentiment de bien-être qui y est lié (Ambrose *et al.*, 2020), mais pas les motivations des personnes qui pratiquent le jardinage (Home et Vieli, 2020). L'effet de l'âge sur les bénéfices du jardinage est souligné dans une étude comparant des jardiniers de jardins partagés, familiaux et domestiques (Kaplan, 1973). En outre, le rôle de l'origine des jardiniers, urbaine ou rurale, sur les représentations du jardinage est suggéré par plusieurs études sur les jardins familiaux (Delay *et al.*, 2014 ; Langemeyer *et al.*, 2018). Finalement, l'ensemble des caractéristiques sociodémographiques des jardiniers (niveau d'études, genre, et, dans une moindre mesure, âge) influencent les préférences pour un style de jardin familial¹ (van den Berg et van Winsum-Westra, 2010), ainsi que l'aménagement interne du jardin² (Guyon, 2008).

Diversité urbaine des jardins

À l'échelle de la ville, les jardins familiaux connaissent des évolutions divergentes. Ceux qui sont situés en zone à urbaniser constituent des réserves foncières que les communes urbanisent au fur et à mesure qu'un projet se concrétise et sont alors progressivement délocalisés en marge de la ville (Consalès *et al.*, 2018). En revanche, pour ceux qui sont implantés dans des zones non urbanisables, du fait de la proximité de voies de communication (Paris *et al.*, 2013) ou parce qu'ils sont inondables, la pérennité est assurée, d'autant plus qu'ils constituent pour les municipalités un moyen avantageux d'entretenir des surfaces non constructibles (Ernwein, 2019). Notons au passage que, dans ce second cas de figure, les jardins familiaux prennent des formes linéaires qui en font des continuités semi-naturelles en ville, propices à la diffusion des espèces animales et végétales (Di Pietro *et al.*, 2018).

Françoise Dubost note que « la sociologie des jardiniers reflète celle du quartier, tantôt bourgeois et tantôt populaire³ ». En effet, compte tenu de la ségrégation sociospatiale que connaissent les villes (Musterd *et al.*, 2016), la localisation des jardins familiaux dans le tissu urbain est susceptible de représenter une diversité sociale des populations.

1. Parmi trois styles définis *a priori* – soigné, romantique, sauvage – dans une étude portant sur 123 jardiniers des jardins familiaux de plusieurs villes des Pays-Bas (van den Berg et van Winsum-Westra, 2010).

2. Dont trois modèles sont identifiés dans une étude portant sur un nombre non défini de jardiniers de la ville de Strasbourg (Guyon, 2008).

3. Françoise Dubost, « Jardins. Les Français et leurs jardins », *Encyclopædia Universalis* [URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/jardins-les-francais-et-leurs-jardins>, consulté le 24 avril 2021].

Selon une étude allemande, qui compare les jardins familiaux en milieu rural et urbain, la production alimentaire serait une motivation secondaire dans les jardins familiaux urbains (Teuber *et al.*, 2019). Toutefois, l'influence de la localisation du jardin dans le gradient urbain⁴ sur les motivations, représentations et pratiques de jardinage, n'a pas été étudiée à notre connaissance.

Objectif de cet article

À la lumière de ces considérations, l'objectif de cet article est d'analyser comment les pratiques horticoles mises en œuvre par les jardiniers, leurs motivations pour le jardinage, mais aussi les représentations de cette activité et son apprentissage sont modulés par la diversité sociodémographique des jardiniers (profession, niveau d'étude, genre, âge) et la diversité spatiale des sites de jardins (localisation de ces derniers dans le gradient urbain) (voir figure 1). Les pratiques horticoles les plus intensives et les motivations et représentations du jardinage les plus associées à l'alimentation sont supposées, au regard des études citées ci-dessus, être plus fortes en zone périurbaine qu'en zone centrale, et plus liées aux jardiniers de sexe masculin, les plus âgés, de couches populaires.

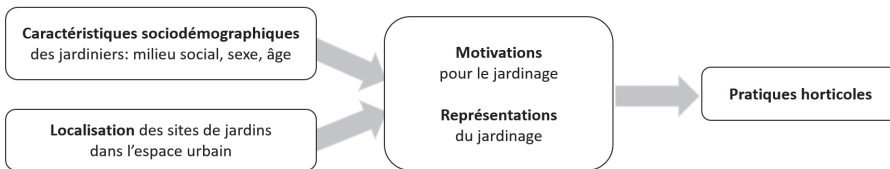


Figure 1. Schéma montrant les liens entre caractéristiques sociodémographiques, espace urbain et pratiques horticoles

Les caractéristiques sociodémographiques des jardiniers et la localisation des jardins configurent motivations et représentations du jardinage, qui sont liées à des pratiques horticoles.

Nous portons une attention particulière à l'utilisation des pesticides de synthèse et, plus généralement, aux stratégies de gestion des ravageurs des cultures et de la flore spontanée⁵, cet « impensé de l'écosystème du potager » (Consalès *et al.*, 2015). En effet, la diffusion des connaissances sur les impacts des produits phytosanitaires sur l'environnement et sur la santé humaine a conduit les pouvoirs publics à encadrer l'utilisation des pesticides de synthèse.

4. Entendu comme un continuum de combinaisons de caractéristiques paysagères différentes et pas nécessairement comme un transect centre-périphérie.

5. Les ravageurs des cultures sont des organismes animaux qui attaquent les plantes cultivées et la flore spontanée est constituée d'espèces végétales appelées « plantes adventices » en agronomie lorsqu'elles poussent dans des parcelles cultivées.

La loi Labbé du 6 février 2014, entrée en vigueur en 2017 pour les personnes publiques et en 2019 pour les jardiniers amateurs, interdit l'usage des pesticides de synthèse à des fins non agricoles.

Les jardiniers ne sont pas isolés dans leurs choix horticoles : les gestionnaires des jardins familiaux sont susceptibles de jouer un rôle dans l'orientation des pratiques adoptées. Il s'agit d'un aspect crucial dans ce type d'espaces où la disposition des parcelles, offertes au regard de tous, rend les jardiniers plus sensibles aux pressions provenant des autres et aux normes légales et tacites de jardinage (Barthel *et al.*, 2010). La recherche menée porte ainsi sur deux cas d'étude significatifs et comparables, mais contrastés au regard du comportement prescripteur des gestionnaires : les agglomérations de Tours et d'Orléans.

MATÉRIEL ET MÉTHODES

Choix des cas d'étude : des gestionnaires diversement engagés dans le jardinage sans pesticides

Tours et Orléans sont des métropoles ligériennes d'environ 300 000 habitants chacune, ayant toutes deux un passé de jardinage collectif riche (les premiers jardins familiaux y ayant été créés à la fin du XIX^e siècle), mais qui diffèrent quant à l'engagement des gestionnaires des jardins familiaux par rapport au jardinage sans pesticides. En effet, les responsables orléanais, regroupés pour la plupart dans une grande association de jardinage familial (antenne locale de la Fédération nationale des jardins familiaux et collectifs) et gérant plusieurs sites de jardins, sont globalement plus prescriptifs envers le jardinage sans pesticides que ceux de Tours, ville qui dispose d'une myriade d'associations ayant souvent en charge un seul site de jardin chacune (Poiré et Di Pietro, 2021). Le choix de ces deux cas d'études nous permet ainsi de couvrir une diversité de gestionnaires (petites et grandes associations, municipalités).

Choix des sites de jardins

Dans ces deux agglomérations, toutes les communes appartenant à la tache urbaine⁶ ont été retenues pour cette étude. La localisation des 43 sites de jardins familiaux qui y ont été identifiés est présentée dans les figures 2 et 3.

6. La tache urbaine correspond au tissu bâti continu, dont les éléments bâtis sont distants de moins de 100 m les uns des autres.



Figure 2. Localisation des sites de jardins familiaux (formes pleines) dans la tache urbaine (en grisé) de l'agglomération de Tours. Les jardins retenus pour l'enquête sont entourés d'un tireté.

Réalisation : Marion Poiré, à partir d'une carte IGN



Figure 3. Localisation des sites de jardins familiaux (formes pleines) dans la tache urbaine (en grisé) de l'agglomération d'Orléans. Les jardins retenus pour l'enquête sont entourés d'un tireté.

Réalisation : Marion Poiré, à partir d'une carte IGN

Afin d'identifier des sites représentatifs de la diversité des jardins familiaux, trois critères ont été retenus : la diversité des recommandations des gestionnaires des jardins au regard de l'engagement en faveur du jardinage sans pesticides, susceptible d'orienter les pratiques horticoles des jardiniers ; la diversité spatiale des sites, approchée par la densité d'urbanisation⁷ du quartier (source : BD Topo) ; la dimension du site du jardin, afin de couvrir les différentes situations urbaines, évoquée précédemment : jardins de petites dimensions dans les interstices urbains (zones à urbaniser et zones non urbanisables du fait de la proximité de voies de communication) et jardins de plus grandes dimensions, en zones inondables. Sur la base de ces trois critères, six sites (quatre à Tours, deux à Orléans) ont été retenus pour mener des entretiens avec les jardiniers.

Méthodes de recueil des données

Des entretiens semi-directifs, qui permettent d'appréhender les motivations et les représentations du jardinage, ont été conduits en 2018, au moment de la saison végétative (printemps-été), auprès de cinq jardiniers dans chaque site de jardin, soit 30 individus au total. Les associations ne disposant pas d'un fichier d'adhérents exploitable, les personnes interrogées ont été abordées directement quand elles étaient sur leur parcelle de jardin, en arpentant les sites à des horaires et des jours variés de la semaine afin d'éviter le biais temporel. Les enquêtés ont été choisis selon leur disponibilité, d'abord au hasard des rencontres, puis de manière à avoir un échantillon varié de sexes et d'âges. Le guide d'entretien a laissé aux jardiniers des espaces d'expression tout en couvrant un large spectre de thématiques : pratiques horticoles (plantes cultivées, gestion du sol, des maladies, des ravageurs et de la flore spontanée) ; motivations pour le jardinage et son apprentissage ; représentations associées ; informations sociodémographiques⁸. Des caractéristiques du jardin (présence de fleurs, de flore spontanée, d'aménagements pour la faune, de tables et de chaises pour les loisirs) ont également été notées, bien que ces observations ne puissent être généralisées au-delà du moment précis de l'enquête. Les entretiens ont duré entre 30 et 80 minutes, en moyenne 57 minutes. Pour quatre des répondants non français, la langue a été une barrière ; ces échanges sont donc un peu moins denses que les autres.

7. La densité d'urbanisation est mesurée par le pourcentage de surface bâtie dans un rayon de 500 m autour d'un site.

8. Le lieu de résidence, qui n'a pas été relevé, est raisonnablement supposé être à proximité du jardin.

Méthodes d'analyse des données

À l'exception d'un entretien pour lequel l'enquêté a refusé d'être enregistré (des notes ont été prises), tous les autres ont été enregistrés, retranscrits exhaustivement et soumis à deux traitements.

1. Une analyse thématique qualitative a permis la réalisation d'une typologie des jardiniers en fonction des pratiques horticoles mises en œuvre. L'examen du discours des enquêtés, selon une grille de thèmes, a été complété par une analyse statistique des variables qualitatives à l'aide du test exact de Fisher sur les variables prises deux à deux.

2. Une analyse complémentaire s'est centrée plus spécifiquement sur les dimensions cognitives (connaissances, opinions, croyances, représentations) et affectives liées au jardinage en sélectionnant, dans les entretiens, les parties relatives aux motivations et aux représentations du jardinage. Ces données textuelles ont fait l'objet d'une étude lexicale à l'aide du logiciel Alceste qui permet d'obtenir un classement statistique des phrases du corpus selon la distribution des mots dans des unités de contexte élémentaires et d'identifier des répertoires caractéristiques du discours (Reinert, 1993). Ce logiciel établit une classification hiérarchique descendante⁹ en répartissant l'ensemble des participants en fonction de leur profil, des termes utilisés et des énoncés significatifs de leur discours. Il associe ensuite les variables illustratives (ici le genre, l'âge, le niveau d'études et la densité du bâti autour du site du jardin) aux différentes classes créées, ce qui n'exclut pas une certaine variabilité des sujets réels au sein de chaque profil ou classe. Le logiciel calcule également une valeur du khi deux (χ^2) d'association qui exprime le lien entre le trait particulier (terme et variable illustrative) et sa présence dans le profil, ou classe. Un tri croisé a permis de distinguer les discours selon la classe d'espace urbain.

TYPLOGIE DES JARDINIERS EN FONCTION DES PRATIQUES HORTICOLES

Les données recueillies montrent que les profils sociodémographiques de jardiniers sont associés à des modalités particulières d'apprentissage du jardinage et surtout à différentes motivations pour cette activité¹⁰. Quelques corrélations ont été révélées : seuls les enquêtés qui n'ont pas fait d'études supérieures ont indiqué « donner des légumes » comme motivation, et les ouvriers de l'échantillon mentionnent davantage le fait de « s'occuper ». Les jeunes privilégient, quant à eux, le souhait de « produire au naturel », alors

9. Au lieu de partir des mots et de former des classes en recherchant les mots cooccurrents, Alceste recourt à une méthode de classification descendante en procédant à des fractionnements successifs du texte et constitue des classes (ou profils) à partir des segments qui contiennent les mêmes mots.

10. Même si notre échantillon reflète la prédominance des hommes retraités dans les jardins familiaux, constatée par ailleurs (Weber, 1998).

que les enquêtés ayant grandi à la campagne y sont moins enclins. Enfin, « manger de bons légumes » est un aspect plus souvent mentionné par les classes d'âges supérieures et les jardiniers ayant grandi à la campagne. De leur côté, les femmes évoquent globalement plus fréquemment que les hommes des motivations liées au bien-être psychique, en se référant en particulier à des souvenirs d'enfance ou liés à un proche.

En ce qui concerne les pratiques de jardinage mises en œuvre dans les jardins familiaux, nous avons identifié quatre types de jardiniers (voir tableau 1), dont deux excluent les pesticides de synthèse. Notons que, contrairement à ce que l'on pouvait penser, les méthodes biologiques¹¹ sont liées à une faible disponibilité en temps total (c'est-à-dire : nombre de jardiniers et temps consacré au jardinage), et celles conventionnelles, comportant l'usage de pesticides, à une forte disponibilité en temps ce qui est probablement dû à un effet de génération (actifs vs retraités).

Tableau 1. Typologie de jardiniers

Variables		Type 1	Type 2	Type 3	Type 4	Signif.
Pratiques de gestion des ravageurs et des adventices	Pesticides de synthèse	100	43	0	0	***
	Bouillie bordelaise ¹²	75 (1 na)	71	89 (1 na)	17	**
	Produits « maison »	25	43	33	83	-
	Produits à base de plantes	13	29	44	83	-
	Abandon de cultures	0	0	57	50	**
Pratiques de gestion du sol	Utilisation d'engrais minéraux	63	14	11 (2 na)	0	*
	Fertilisation par des végétaux	0	14	56	83	**
	Utilisation du motoculteur	63	57	11	33	-
	Paillage pour majorité des cultures	0	14	78	100	***
Diversité des cultures	Plus de 20 légumes cultivés	0	14	11	83	*
	Un légume rare ou plus	38	43	67	100	-
	Production de tous les plants ou presque	63	29	11	50	-
	Production d'une partie des plants	13	43	22	50	-
	Achat de graines biologiques	0	0	44	50	*

11. Peu d'intrants de synthèse et peu de pesticides, même biologiques ; travail peu profond et apports organiques ; tendance à favoriser les auxiliaires (organismes utiles à la production agricole), diversification des cultures.

12. Fongicide minéral constitué de chaux et de sulfate de cuivre, autorisé en agriculture biologique.

Motivations pour le jardinage	Cultiver des légumes (sens large)	50	71	44	100	-
	Produire des légumes	63	57	22	83	-
	Produire « au naturel »	13	43	55	83	**
	Plaisir/passion	63	29	89	67	-
Apprentissage du jardinage	Information : autres jardiniers	25	85	89	33	*
	Information : livres ou Internet	37	71	100	83	*
	Temps passé : tous les jours ou presque	88	100	67	50	-
Représentations du jardinage	Connaissance de la loi Labbé	38	57	89	83	-
	Discours : adventices non tolérées	75 (1 na)	71	22	17 (1 na)	-
	Discours : adventices très tolérées	0 (1 na)	14	33	50 (1 na)	-
	Conscience forte des auxiliaires	0 (1 na)	14 (1 na)	57	100	***
	Conscience nulle ou faible des auxiliaires de culture	88 (1 na)	43 (1 na)	11	0	***
Observations	Adventices dans les allées	25	43	56	67	-
	Adventices dans les parcelles	13	29	33	50	-
	Présence de (très) nombreuses fleurs	13	29	78	83	-
	Aménagements pour animaux	13	29	78	83	*
	Présence de table et/ou chaises	50	71	100	33	*

Pour chaque type de jardinier (de 1 à 4) sont indiqués les pourcentages d'enquêtés (appuyés par des niveaux de gris) dans diverses modalités de pratiques, motivations, apprentissages et représentations du jardinage (ex. de lecture : 100 % des jardiniers de type 1 utilisent des pesticides de synthèse). Signif. : significativité du lien entre la variable « Type » et l'autre variable d'après le test de Fisher (p -value $* < 0,05$, $** < 0,01$, $*** < 0,001$, - : non significatif, na : non-acquis). Plus la marge d'erreur est faible, plus le résultat est significatif.

© Francesca Di Pietro, Emmanuèle Gardair, Marion Poiré

Type 1 : méthodes conventionnelles avec pesticides

Les huit jardiniers de type 1 sont des utilisateurs réguliers de plusieurs pesticides de synthèse et ne souhaitent pas ou ne savent pas comment s'en passer. Ils emploient presque exclusivement des méthodes de jardinage dites « conventionnelles »¹³ et affirment dans l'ensemble avoir des pratiques stables dans le temps. Pour la gestion des ravageurs, les pesticides constituent une

13. Bêchage profond ou retournement de la terre par motoculteur, pas de paillage hormis pour quelques espèces particulières (artichaut, tomate), utilisation d'intrants de synthèse (engrais, pesticides), choix de variétés hybrides.

stratégie fréquente, voire incontournable dans certains cas. À l'exception d'une enquêtée, tous utilisent deux insecticides de synthèse ou plus, et jusqu'à quatre pour trois jardiniers. Six jardiniers sur les huit de cette catégorie emploient de l'anti-limace. Contre le mildiou, six se servent de bouillie bordelaise (voir la note du tableau) et un jardinier se sert d'un fongicide agricole désormais interdit en France. Deux enquêtés emploient du glyphosate pour désherber leurs allées, une de désherbant biologique, et les autres désherbent mécaniquement. Le type 1 présente le plus faible pourcentage de plantes spontanées dans les allées et dans les parcelles.

Ces jardiniers n'ont pas pour objectif de produire au naturel, c'est-à-dire sans pesticide de synthèse. Du point de vue des motivations, cinq individus sur huit disent jardiner pour produire des légumes et par plaisir, quatre avancent aussi le fait de s'occuper et d'être à l'extérieur. Ils ont tous plus de 60 ans (et trois ont 70 ans et plus), sont issus de classes sociales peu aisées, à l'exception d'un cadre, et aucun n'a suivi d'études supérieures. Tous ces enquêtés, sauf un, sont à la retraite. Six d'entre eux ont grandi à la campagne et se sentent ruraux ou entre le rural et l'urbain. Sur les huit, six ont appris à jardiner dans l'enfance et s'informent peu sur le jardinage.

Ces jardiniers ont un discours généralement très dépréciatif en ce qui concerne les plantes spontanées. Certains connaissent des stratégies alternatives aux pesticides, mais ne souhaitent pas les adopter. Ils avancent plusieurs raisons : les pesticides sont plus efficaces, et la petite quantité de produit utilisée par rapport au stock détenu est suffisante pour « tenir » pendant des années. Bien qu'ils en soient tous des utilisateurs réguliers, les jardiniers de type 1 n'ont cependant pas tous la même attitude par rapport aux pesticides de synthèse. Trois se sentent plutôt mal à l'aise, voire coupables de les utiliser, mais ne savent pas comment les remplacer de façon efficace. Un autre enquêté admet leur dangerosité, mais se sent en colère face à leur interdiction, ne connaissant pas d'alternative. Deux enquêtés minimisent dans leur discours leur usage de produits ou leurs impacts. L'un de ces deux enquêtés affirme même qu'il ne « traite pas » et jardine en « bio », alors qu'il utilise quatre produits de synthèse. Deux jardiniers, enfin, assument leur utilisation de pesticides sans culpabiliser : l'un ne s'intéresse pas à leurs impacts, et l'autre considère que ces produits font partie intégrante du processus de production, en dépit de leurs effets négatifs, notamment dans l'environnement concentré des jardins familiaux, propice aux maladies. Malgré tout, il est conscient de leur danger pour la santé : par exemple, il ne traite pas ses tomates avant la récolte, car il ne « veut pas avaler des produits ». On observe donc une sorte de dissonance cognitive chez les jardiniers de type 1, liée au fait d'utiliser des produits qu'ils savent non anodins pour l'environnement et surtout pour la santé. Il semble que, pour réduire cette tension, certains reportent le « naturel » sur d'autres pratiques de jardinage (par exemple, un jardinier ne met pas de désherbant et affirme donc qu'il « ne traite pas dans [son] jardin » ; un autre ne met pas d'engrais minéraux, autrement dit : « pas de chimique »).

Type 2 : méthodes conventionnelles sans pesticides ou avec un usage marginal

Les sept jardiniers de type 2 emploient principalement des méthodes conventionnelles de jardinage, mais avec peu ou pas de pesticides de synthèse (certains en utilisaient auparavant). Ils gèrent les ravageurs avec la même logique que ceux de type 1 (un problème, un remède), mais remplacent certains produits de synthèse par des produits « maison » (notamment le vinaigre blanc, utilisé par deux enquêtés). Les jardiniers de type 2 se plaignent moins des ravageurs que ceux de type 1. Trois individus sur les sept utilisent, en complément du ramassage à la main, des pesticides de synthèse contre les doryphores ; quatre emploient de l'anti-limace et de la bouillie bordelaise (également employée par un des enquêtés contre les ravageurs, ce qui est inapproprié, mais il présente cette pratique comme « naturelle »). Tous désherbent mécaniquement et ils sont plus nombreux que ceux de type 1 à avoir des plantes spontanées dans les parcelles ou les allées.

La majeure partie des jardiniers de type 2 sont « d'anciens type 1 » en cours de conversion, certains sont même à la frontière du type 1. Trois d'entre eux ont plutôt changé leurs pratiques à cause d'une prise de conscience individuelle et trois s'y trouvent plutôt contraints par le règlement de leur association ou la disparition des produits dans les magasins (ces deux raisons peuvent être mêlées). Ils n'ont pas toujours trouvé de pratiques alternatives acceptables pour leurs problèmes, ce qui entraîne l'utilisation marginale de pesticides de synthèse ou l'adoption de pratiques inappropriées comme l'utilisation abusive de bouillie bordelaise par manque de connaissances.

Les jardiniers de type 2 ont des motivations variées pour jardiner et cultiver des légumes est important pour quatre d'entre eux. Ils y passent beaucoup de temps : les sept viennent tous les jours ou presque. Par ailleurs, ils s'informent régulièrement auprès de leurs voisins, et quatre sur les sept ont recours aussi à des médias extérieurs. Six personnes sur sept ont de quoi s'asseoir au jardin et s'y reposer. Ces jardiniers sont des hommes de plus de 60 ans à la retraite (à l'exception d'une jeune femme ayant fait des études supérieures et qui vient de reprendre le jardin de son père décédé). Ils n'ont pas fait d'études supérieures, deux ne sont pas allés au-delà de l'école élémentaire. Quatre d'entre eux sont ouvriers, les autres exercent des professions intermédiaires. Trois ont grandi à la campagne et se sentent ruraux ; les autres se sentent entre le rural et l'urbain ou urbains.

La teneur des discours des jardiniers de type 2 est souvent ambiguë : presque tous, en dépit de leurs pratiques effectives, plaident en faveur du jardinage « naturel » et sont défavorables aux pesticides. Chez plusieurs enquêtés, on retrouve ces contradictions entre convictions environnementales, souci pour la santé, apologie du « naturel » et recherche de la facilité (un produit efficace et peu cher).

Type 3 : méthodes mixtes, principalement biologiques

Les neuf jardiniers de type 3 n'utilisent pas de pesticides de synthèse et ont principalement recours à des méthodes biologiques, mais ils les hybrident parfois avec des techniques plus conventionnelles. Ils emploient tous de la bouillie bordelaise et différents produits anti-limaces (même si certains essaient de limiter leur consommation) ; trois d'entre eux utilisent des produits « maison » (du savon noir contre les pucerons et de la cendre pour faire barrière aux limaces). Une plus grande proportion d'individus que dans les types 1 et 2 disent tolérer les plantes spontanées ; ces jardiniers désherbent mécaniquement, mais deux enquêtés emploient du vinaigre et du sel sur les allées. Cinq sur neuf ont des plantes spontanées dans leurs allées, et trois dans les parcelles. Notons que, sur les neuf, cinq ont abandonné une culture qui ne fonctionnait pas plutôt que d'utiliser un traitement : la pression de production semble moins forte pour ce type de jardiniers.

Les jardiniers de type 3 sont les plus hédonistes (Scheromm, 2015b). Cultiver des légumes est important pour eux, mais autant que le plaisir d'être au jardin. Tous ont d'ailleurs une table et/ou des chaises, et cinq d'entre eux ont évoqué des motivations en lien avec le bien-être psychique. La moitié de ces enquêtés ont appris à jardiner récemment sans pesticides. Les jardiniers de type 3 viennent régulièrement au jardin, mais moins souvent que ceux de types 1 et 2. Ce sont, par ailleurs, ceux qui s'informent le plus, tant auprès de leurs voisins de parcelle que dans les médias. Ce groupe comprend une proportion plus importante de femmes (44 %) et des profils diversifiés : cinq ont entre 60 et 75 ans et sont à la retraite, deux ont plus de 80 ans et deux moins de 30 ans. À l'exception d'un cadre, ils sont employés ou de profession intermédiaire. Cinq ont suivi des études supérieures. Trois se sentent ruraux (même en ayant parfois grandi en ville), cinq se sentent entre le rural et l'urbain et nous n'avons pas d'information concernant la neuvième personne.

Type 4 : méthodes biologiques poussées et permaculture

Les six jardiniers de type 4 ont de fortes convictions en faveur du jardinage biologique. Ils n'utilisent pas de pesticides de synthèse et le minimum de pesticides biologiques possible (un seul emploi de la bouillie bordelaise) et sont moins nombreux à utiliser de l'anti-limace que ceux des autres types. Sur les six, cinq utilisent des produits « maison » (bicarbonate de soude, lait...) et diverses solutions à base de végétaux. Quatre ont des plantes spontanées dans les allées et trois dans les parcelles, et deux ont sciemment mis en place des allées enherbées pour les insectes et « la biodiversité ». Les jardiniers de type 4 sont ceux dont le discours est le plus tolérant, voire favorable aux plantes spontanées, bien que trois d'entre eux préfèrent avoir des allées désherbées, même s'ils n'ont pas toujours le temps de désherber (ils retirent les plantes

spontanées mécaniquement, mais deux jardinières emploient également du vinaigre occasionnellement).

Comme dans le type 3, la moitié des enquêtés ont abandonné certaines cultures qui ne fonctionnaient pas plutôt que d'utiliser des produits de traitement. Même si l'objectif des jardiniers de type 4 est avant tout de produire des légumes, et ce de manière la plus biologique possible, la diversité des légumes qu'ils cultivent permet une part de perte, et ces jardiniers laissent plus volontiers une part de leur récolte à la « nature » (pour nourrir les ravageurs) que ceux des autres types. Ils achètent dans l'ensemble plus de légumes pour leur alimentation que ceux des autres types. Le plaisir de jardiner reste une motivation pour quatre individus sur six. C'est le groupe qui passe le moins de temps au jardin (trois d'entre eux ne viennent que quelques fois par semaine), ce qui peut en partie s'expliquer par le fait que ce type comprend la plus grande proportion d'actifs. Ils sont relativement peu nombreux à s'informer auprès de leurs voisins, en revanche beaucoup se réfèrent aux médias. Certains sont impliqués dans des réseaux de jardinage extérieurs au jardin (groupes de permaculture, réseau Semences paysannes).

Trois ont moins de 50 ans et travaillent encore, les autres ont plus de 60 ans. Leur milieu social est plus aisé que celui des autres groupes (trois sont cadres, aucun n'est ouvrier). La moitié d'entre eux a fait des études supérieures. Quatre n'ont pas grandi à la campagne, deux si, et tous se sentent urbains ou entre le rural et l'urbain.

Tous les jardiniers de type 4 se donnent comme priorité de réduire l'impact de leurs pratiques sur l'environnement, et s'inquiètent également des conséquences de la nourriture sur leur santé. Ces jardiniers sont ceux qui ont la réflexion la plus poussée sur le jardinage respectueux de l'environnement ; ils maîtrisent mieux que les autres le vocabulaire scientifique lié au fonctionnement de l'écosystème du jardin. Deux d'entre eux inscrivent leurs pratiques dans le cadre de la permaculture.

TYPES DE DISCOURS SUR LES MOTIVATIONS ET REPRÉSENTATIONS DU JARDINAGE

Les discours des jardiniers reflètent leurs représentations du jardinage. Une classification hiérarchique descendante a été réalisée sur les extraits de corpus relatifs aux motivations pour le jardinage et aux représentations de cette activité. Elle permet de dégager trois univers de représentations¹⁴. Leur

14. L'analyse factorielle des correspondances révèle que le corpus s'organise autour de deux axes. Le premier axe, représentant 54 % de la variance, oppose la classe 1, concernant la ruralité et la motivation à manger sainement, et la classe 3, relative aux pesticides. Le second axe représente 46 % de la variance et isole les préoccupations environnementales (classe 2).

interprétation repose à la fois sur les termes les plus fréquemment utilisés et sur les unités de discours fortement associées à l'univers en question.

Le premier univers dégagé par l'analyse lexicale comprend 36 % du corpus. Il renvoie au lieu de résidence et au type d'habitat (urbain, en appartement...) et à la ruralité ou aux motivations à manger sainement.

On jardine à deux et, même si ce n'est pas une très grande surface, ça représente quand même pas mal de travail. Je jardine pour manger bio. D'abord pour s'occuper pendant la retraite ; c'est un passe-temps, on est à l'air et quand on jardine, on ne pense pas à autre chose. (individu n° 8, unité textuelle n° 169, $\chi^2 = 20^{15}$)

Les motivations pour le jardinage évoquent le maintien d'une pratique familiale transmise lors d'une enfance rurale, alors que ces personnes résident désormais en ville et en appartement.

Disons qu'on sait qu'est-ce qu'on mange ! Quand mon père, on habitait à Bléré, à l'époque, disons que, à l'époque, on avait une maison en location, on avait du terrain, donc on faisait le jardin. Ma mère, elle aimait beaucoup le jardin. (individu n° 9, unité textuelle n° 185, $\chi^2 = 20$)

Le second univers concerne 29 % du corpus et renvoie aux problèmes environnementaux avec des discours très généraux liés à l'utilisation de différents produits (phytosanitaires ou autres) et au rôle des « politiques ».

On n'est pas grand-chose, en fait, par rapport à tout ce qui va au-dessus, qui eux pensent qu'à mettre de l'argent, faire de l'argent, y a toujours cette notion qui passe avant tout quoi. (individu n° 16, unité textuelle n° 283, $\chi^2 = 21$)

Je les vois, ils désherbent, aussi ils désherbent, ils mettent des, comment ça s'appelle, l'alcool blanc ? Le, comment ça s'appelle, le vinaigre blanc ! Ils en mettent. Personnellement, j'en ai, je le mets. (individu n° 17, unité textuelle n° 328, $\chi^2 = 14$)

Le troisième univers est constitué de 35 % du corpus et concerne l'utilisation de pesticides, comme le glyphosate, par les autres jardiniers, ainsi que les risques associés. Il est caractéristique des jardiniers ayant le baccalauréat ($\chi^2 = 7$).

Mais qui ont des produits qui s'utilisaient, ce qui s'appelle le... moi je ne connaissais même pas, le Desept, des trucs professionnels quoi. (individu n° 16, unité textuelle n° 302, $\chi^2 = 24$)

Parce que tout le monde est malade. La terre, elle est malade. Donc le bio, le bio, je ne sais pas trop ce que ça veut dire. Moi je pense « naturel ». Il faut qu'on retourne au naturel, qu'on arrête nos bêtises, avec les produits qui ont été faits, tout ça parce que, le glyphosate, tout ça. (individu n° 4, unité textuelle n° 75, $\chi^2 = 22$)

15. L'association des énoncés significatifs et des modalités des variables qualitatives aux différentes classes de discours est mesurée par le test du khi 2 (χ^2), dont la valeur est significative ($\chi^2 > 6,63$), sur la base de la table du khi deux (degrés de liberté = 1, $p < 0,01$).

COMPARAISON DES DISCOURS SELON LE TYPE D'ESPACE URBAIN

Un tri croisé permet de distinguer les discours selon la classe d'espace urbain (densément urbanisé, intermédiaire, peu urbanisé).

Le contenu du corpus des espaces densément urbanisés est caractéristique des jardinières plutôt que des jardiniers ($\chi^2 = 48$). De même, le vocable « campagne » ($\chi^2 = 10$) est fortement associé aux femmes (modalité « féminin » de la variable de genre). Les choix économiques de rendement, qui contribuent au maintien de pesticides potentiellement dangereux, sont dénoncés, et des termes comme « business » ($\chi^2 = 7$) ou « toxique » ($\chi^2 = 7$) sont représentatifs de ce répertoire discursif.

S'ils ne traitent pas, parce que ce qu'il leur faut, c'est du rendement, alors s'ils traitent pas, le rendement, il diminue de moitié ! Alors après, ils disent qu'ils gagnent plus d'argent. (individu n° 14, unité textuelle n° 250, $\chi^2 = 14$)

Dans les zones d'urbanisation intermédiaire, le discours est plus caractéristique des hommes ($\chi^2 = 85$), titulaires du bac ($\chi^2 = 54$). Il concerne les problématiques environnementales (« environnement » $\chi^2 = 17$, « déchets » $\chi^2 = 9$) et l'utilisation des produits phytosanitaires par autrui, avec un regard critique (« agacer » $\chi^2 = 10$, « con » $\chi^2 = 9$).

Par exemple, si on avait du désherbant, on n'utilise pas, c'est interdit, le plus important, c'est ça. Mais, il y a certains gens qui utilisent des engrais. Ça peut être, ça peut. Si on exagère, peut-être ce n'est pas pour le sol. Parce que quand même, il y a des produits chimiques qu'on ne veut pas. (individu n° 17, unité textuelle n° 326, $\chi^2 = 20$)

Enfin, dans les zones moins densément urbanisées, le corpus est associé à la modalité « masculin » du genre des jardiniers âgés ($\chi^2 = 13$), n'ayant pas le bac ($\chi^2 = 44$). Il reflète peu de préoccupations écologiques, se concentre sur l'activité dans la parcelle et sur la motivation « manger sain » avec notamment les motivations de contrôle de la production légumière (« légume » $\chi^2 = 7$). Les problèmes de santé (« naturel » $\chi^2 = 9$, « cancer » $\chi^2 = 8$) sont également évoqués.

Les cancers, ça s'est multiplié, on ne sait jamais d'où ça vient ! Moi, je pense qu'il faut manger plus sainement ! Mais c'est, mais c'est chaque citoyen, chaque personne adulte. (individu n° 4, unité textuelle n° 96, $\chi^2 = 10$)

SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES

Ce travail confirme que les jardins urbains sont le support de pratiques horticoles relativement intensives (Schwartz, 2013), pouvant limiter fortement le développement des espèces spontanées (Cabral *et al.*, 2017). Ces pratiques, tout comme les motivations et les représentations du jardinage, sont toutefois modulées par la diversité sociodémographique des jardiniers et la variété urbaine des sites de jardins.

Modulation par la diversité sociodémographique des jardiniers

Malgré le faible nombre d'enquêtés, la typologie de jardiniers selon leurs pratiques horticoles suggère un gradient sociodémographique superposé au gradient de pratiques horticoles qui oppose le type 1 au type 4. Le rapprochement entre classes populaires et utilisation de pesticides est suggéré également par les trois profils théoriques de jardiniers présentés dans l'étude de Pascale Scheromm (2015b) citée précédemment. Toutefois, le lien entre catégorie socioprofessionnelle et utilisation de pesticides de synthèse n'est pas statistiquement significatif dans notre échantillon, ces derniers étant utilisés de façon plus générale. Leur utilisation est en revanche liée au lieu de l'enfance (milieu rural) et à l'identification à la campagne¹⁶. Les jardiniers concernés se réfèrent probablement au modèle qu'ils ont connu dans leur enfance, soit celui de l'agriculture dominante intensive.

Les caractéristiques sociodémographiques (âge, milieu social, lieu de l'enfance, mais pas le sexe, dans les données de cet échantillon) influencent l'acceptation de la flore et de la faune spontanées, mais aussi la gestion du sol, la fertilisation, la variété de légumes cultivés, ainsi que l'aptitude à changer de pratiques. Les jardiniers des couches plus aisées ou qui ont fait des études supérieures tolèrent davantage les plantes spontanées, aussi bien dans leurs discours que dans leurs allées. Le besoin de contrôler, à travers la végétation, son milieu physique et son alimentation semble moindre que dans les couches plus populaires. Ceci expliquerait la cohabitation de différentes sensibilités esthétiques et de différents types de rapport à la nature dans les jardins familiaux (Dubost, 1997, p. 143 ; Pluvinage et Weber, 1999).

Modulation par la diversité urbaine des sites de jardins

Dans notre échantillon, le lien entre la densité d'urbanisation des sites de jardins et la typologie des jardiniers n'est pas statistiquement significatif. En revanche, la première est statistiquement liée à l'acceptation de la flore spontanée, qui est un peu plus élevée chez les jardiniers des espaces urbains moins denses (p-value : 0,019). Ceci peut être en relation avec une plus grande présence de l'herbe dans leur paysage quotidien. La densité d'urbanisation des sites de jardins se traduit également dans les aspects cognitifs et de représentation qui émergent des discours des jardiniers. L'analyse de ceux-ci révèle en outre que l'utilisation des pesticides est considérée par certains jardiniers comme étant le fait d'autrui (univers 3). Plus précisément, dans les espaces

16. Une partie de ce texte a été écrite lors du colloque Ecophyto Recherche & Innovation 2021. La synthèse des webinaires de restitution des appels à projets Pesticides 2014, Jevi 2, est disponible en ligne [URL : https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03650918/file/Actes%20du%20colloque%20Ecophyto%20RI%202021_VF.pdf, consulté le 21 février 2023].

densément urbanisés, c'est l'agriculture à but commercial qui est incriminée et dans les espaces intermédiaires, ce sont les autres jardiniers.

L'opinion selon laquelle les jardiniers sont respectueux de l'environnement et les produits issus du jardin plus sains que ceux achetés en magasin semble largement partagée par les jardiniers des jardins familiaux, comme le confirment une étude à Genève (Delay *et al.*, 2014) et une autre à Varsovie et à Salzbourg, où la majorité des personnes interrogées utilisent pourtant des engrais et des pesticides de synthèse (Voigt et Leitão, 2016).

Notre étude a permis de confirmer certaines relations entre milieu social et pratiques horticoles, et de faire émerger des relations entre densité du milieu urbain et représentations du jardinage. Une enquête quantitative complémentaire a été conduite sur un échantillon plus large de sites de jardins et de jardiniers, et devrait permettre de confirmer ou d'infirmer ces éléments.

REMERCIEMENTS

Cette recherche a été conduite dans le cadre du projet Pratiques alternatives aux pesticides dans les jardins familiaux (Althercol), une action pilotée par les ministères de la Transition écologique, de l'Agriculture et de l'Alimentation, des Solidarités et de la Santé, et de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, avec l'appui financier de l'Office français de la biodiversité, dans le cadre de l'appel à projets de recherche Mise au point de solutions alternatives aux produits phytosanitaires dans les Jardins espaces végétalisés et infrastructures (Jevi), grâce aux crédits issus de la redevance pour pollutions diffuses attribués au financement du plan Écophyto II+. Nous remercions les trois relecteurs de la revue pour leurs commentaires attentifs sur une première version de l'article.

BIBLIOGRAPHIE

- AMBROSE Graham, DAS Kirti, FAN Yingling, RAMASWAMI Anu, 2020, « Is Gardening Associated with Greater Happiness of Urban Residents? A Multi-Activity, Dynamic Assessment in the Twin-Cities Region, USA », *Landscape and Urban Planning*, vol. 198 [DOI : <https://doi.org/10.1016/j.landurbplan.2020.103776>].
- BARTHEL Stephan, FOLKE Carl, COLDING Johan, 2010, « Social-ecological memory in urban gardens. Retaining the capacity for management of ecosystem services », *Global Environmental Change*, vol. 20, n° 2, p. 255-265.
- BOULIANNE Manon, OLIVIER D'AVIGNON Geneviève, GALARNEAU Vincent, 2010, « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec », *VertigO*, vol. 10, n° 2 [URL : <https://id.erudit.org/iderudit/045506ar>, consulté le 15 juillet 2020].
- CABRAL Ines, KEIM Jessica, ENGELMANN Rolf, KRAEMER Roland, SIEBERT Julia, BONN Aletta, 2017, « Ecosystem services of allotment and community gardens.

- A Leipzig (Germany) case study », *Urban Forestry Urban Greening*, vol. 23, p. 44-53.
- COISON Thomas, ROUSSELIÈRE Damien, ROUSSELIÈRE Samira, 2019, « Information on Biodiversity and Environmental Behaviors: A European Study of Individual and Institutional Drivers to Adopt Sustainable Gardening Practices », *Social Science Research*, vol. 84 [DOI : <https://doi.org/10.1016/j.ssresearch.2019.06.014>].
- CONSALÈS Jean-Noël, CORDIER France, BLANCHART Anne, SCHWARTZ Christophe, SÉRÉ Geoffroy, VANDENBROUCKE Perrine, 2018, « Des documents de planification et d'urbanisme aux politiques publiques dédiées : la prise en compte des jardins collectifs dans sept agglomérations françaises », *Vertigo*, hors-série 31 [DOI : <https://doi.org/10.4000/vertigo.21487>].
- CONSALÈS Jean-Noël, JOIMEL Sophie, CORDIER France, JARENO Cloé, CHENOT Élodie-Denise, SCHWARTZ Christophe, 2015, « De l'argument à l'action : la biodiversité au service des jardins familiaux », *Projets de paysage*, n° 13 [DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.9603>].
- DELAY Christophe, FRAUENFELDER Arnaud, SCALAMBRIN Laure, 2014, « “On sait ce qu'on mange” : jardin familial et mode d'alimentation populaire », *Sociologie et sociétés*, n° 46, p. 37-57.
- DI PIETRO Francesca, MEHDI Lotfi, BRUN Marion, TANGUAY Céline, 2018, « Community gardens and their potential for urban biodiversity », in Sandrine Glatron, Laurence Granchamp (dir.), *The Urban Garden City*, Cham, Springer Nature, p. 131-151.
- DUBOST Françoise, 1997 [1984], *Les jardins ordinaires*, Paris, L'Harmattan.
- ERNWEIN Marion, 2019, *Les natures de la ville néolibérale. Une écologie politique du végétal urbain*, Grenoble, UGA Éditions.
- FRAUENFELDER Arnaud, DELAY Christophe, SCALAMBRIN Laure, 2014, « Potagers urbains vs jardins familiaux ? Réforme urbaine et controverses autour du beau jardin et son usage légitime », *Espaces et sociétés*, n° 158, p. 67-81.
- GODDARD Mark A., DOUGILL Andrew J., BENTON Tim G., 2009, « Scaling up from gardens: biodiversity conservation in urban environments », *Trends in Ecology and Evolution*, vol. 25, n° 2, p. 90-98.
- GUYON Frédérick, 2008, « Les jardins familiaux aujourd'hui : des espaces socialement modulés », *Espaces et sociétés*, n° 134, p. 131-147.
- HOME Robert, VIELI Lorena, 2020, « Psychosocial Outcomes as Motivations for Urban Gardening: A Cross-Cultural Comparison of Swiss and Chilean Gardeners », *Urban Forestry & Urban Greening*, vol. 52 [DOI : <https://doi.org/10.1016/j.ufug.2020.126703>].
- JOIMEL Sophie, CHENOT Élodie-Denise, CORTET Jérôme, CONSALÈS Jean-Noël, SCHWARTZ Christophe, 2013, « Jardins potagers collectifs : quelle intégration urbaine pour quels services rendus ? », in Vincent Bradel (dir.), *Urbanités et biodiversité*, Presses universitaires de Saint-Étienne, p. 158-170.
- KAPLAN Rachel, 1973, « Some psychological benefits of gardening », *Environment and Behavior*, vol. 5, n° 2, p. 145-162.
- LANGEMEYER Johannes, CAMPS-CALVET Marta, CALVET-MIR Laura, BARTHEL Stephan, GÓMEZ-BAGGETHUN Erik, 2018, « Stewardship of urban ecosystem services: understanding the value(s) of urban gardens in Barcelona », *Landscape and Urban Planning*, vol. 170, p. 79-89.

- MARTINHO DA SILVA Isabel, OLIVEIRA FERNANDES Claudia, CASTIGLIONE Beatriz, COSTA Leonardo, 2016, « Characteristics and motivations of potential users of urban allotment gardens: The case of Vila Nova de Gaia municipal network of urban allotment gardens », *Urban Forestry Urban Greening*, vol. 20, p. 56-64.
- MUSTERD Sako, MARCINSZAK Szymon, VAN HAM Marteen, TAMMARU Tiit, 2016, « Socioeconomic segregation in European capital cities. Increasing separation between poor and rich », *Urban Geography* [DOI : <http://dx.doi.org/10.1080/02723638.2016.1228371>].
- PARIS Magalie, CHELKOFF Grégoire, LINGLART Marine, 2013, « Nature domestiquée en bord de route », in Vincent Bradel (dir.), *Urbanités et biodiversité*, Presses universitaires de Saint-Étienne, p. 171-181.
- PLUVINAGE Manuel, WEBER Florence, 1999, « Les jardins familiaux : histoire d'une esthétique ouvrière », *Le cahier des jardins Rhône-Alpes*, n° 2, p. 6-9.
- POIRÉ Marion, DI PIETRO Francesca, 2021, « Les jardins familiaux, un support pour la biodiversité ? Attitude des gestionnaires vis-à-vis des pratiques de jardinage, de la faune et de la flore spontanée », in Jean-Paul Carrière, Francesca Di Pietro, Abdel-Allah Hamdouch, Amélie Robert, José Serrano (dir.), *La transformation urbaine au prisme de la nature*, Paris, L'Harmattan, p. 75-89.
- POURIAS Jeanne, AUBRY Christine, DUCHEMIN Éric, 2016, « Is food a motivation for urban gardeners? Multifunctionality and the relative importance of the food function in urban collective gardens of Paris and Montreal », *Agriculture and Human Values*, vol. 33, n° 2, p. 257-273.
- QUELLIER Florent, 2012, *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Colin.
- REINERT Max, 1993, « Les “mondes lexicaux” et leur “logique” à travers l'analyse statistique d'un corpus de récits de cauchemars », *Langage et société*, n° 66, p. 5-39.
- SCHEROMM Pascale, 2015a, « L'expérience agricole des citoyens dans les jardins collectifs urbains : le cas de Montpellier », *Développement durable et territoires*, vol. 6, n° 1 [DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.10726>].
- 2015b, « Motivations and practices of gardeners in urban collective gardens: The case of Montpellier », *Urban Forestry Urban Greening*, vol. 14, n° 3, p. 735-742.
- SCHWARTZ Christophe, 2013, « Les sols de jardins, supports d'une agriculture urbaine intensive », *Vertigo*, hors-série 15 [DOI : <https://doi.org/10.4000/vertigo.12858>].
- TEUBER Sandra, SCHMIDT Karsten, KÜHN Peter, SCHOLTEN Thomas, 2019, « Engaging with urban green spaces – A comparison of urban and rural allotment gardens in Southwestern Germany », *Urban Forestry Urban Greening*, vol. 43 [DOI : <https://doi.org/10.1016/j.ufug.2019.126381>].
- VAN DEN BERG Agnes, VAN WINSUM-WESTRA Marijke, 2010, « Manicured, romantic, or wild? The relation between need for structure and preferences for garden styles », *Urban Forestry Urban Greening*, vol. 9, n° 3, p. 179-186.
- VOIGT Annette, LEITÃO Teresa E., 2016, « Lessons learned. Indicators and good practice for an environmentally-friendly urban garden », in Simon Bell, Runrid Fox-Kämper, Nazila Keshavarz et al. (dir.), *Urban Allotment Gardens in Europe*, Londres-New York, Routledge, p. 165-197.
- WEBER Florence, 1998, *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du XX^e siècle*, Paris, Belin.